

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS (1)...

Cette association, fondée à Londres en septembre 1864 par les délégués ouvriers des pays les plus industriels, a pris, en quelques années, de telles proportions, qu'elle préoccupe partout et les gouvernements et la bourgeoisie.

Il y avait bien eu dans l'antiquité Spartacus, et au moyen âge les Jacques; les temps modernes avaient même entendu retentir le cri de: *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*, et plus tard celui de: *Du pain ou du plomb*; mais jamais dans l'histoire on n'avait constaté ce fait : les prolétaires de tous les pays se groupant pacifiquement pour étudier et discuter les causes fondamentales du paupérisme, ainsi que les moyens propres d'y remédier radicalement.

En Europe et en Amérique, depuis longtemps, les ouvriers avaient formé des associations dans le but de se soutenir mutuellement en cas de maladie, de chômage, etc... Ces associations avaient un caractère local ou national, et durent maintes fois entrer en lutte avec les patrons pour défendre les intérêts de leurs membres, le patron étant naturellement porté à payer ses employés le moins cher possible. La diminution des salaires se fait surtout dans les temps de crise, alors que les bras des travailleurs s'offrent en grand nombre aux capitalistes et aux patrons.

L'expérience apprît bientôt aux travailleurs la cause de la baisse des salaires, et l'extrême misère où ils se trouvaient les obligea de songer à remédier au mal. Ils fondèrent leurs sociétés de résistance.

Le sentiment du droit se développait de plus en plus au sein des classes ouvrières; les caisses de résistance, soutenues par le plus grand nombre des ouvriers, devenaient puissantes... Concevant leur position sous un nouveau jour, les ouvriers réclamèrent l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail. Les grèves devinrent de plus en plus fréquentes; la solidarité entre ouvriers du même pays était si puissante que l'avantage leur restait presque toujours. Cependant, les communications internationales étaient devenues tellement faciles que, dans quelques heures, les patrons pouvaient appeler d'un pays voisin les ouvriers pour remplacer ceux qui se mettaient en grève. Ce cas se présenta dans plusieurs grèves importantes, et fut la cause de plusieurs insuccès des ouvriers. C'est là ce qui détermina la fondation de l'*Association internationale des travailleurs*.

En outre, les idées modernes, pénétrant les masses populaires, portaient les travailleurs des différentes nations à ne plus se considérer comme ennemis les uns des autres malgré les différences d'origine; et la communauté des souffrances et l'identité des intérêts devaient faire des classes ouvrières de tous les pays un seul corps social.

Les délégués des classes ouvrières se réunirent annuellement, à partir de 1866, en Congrès généraux, et là s'opéra un double travail: développer, fortifier l'organisation générale du prolétariat, et formuler, au moyen de résolutions, les aspirations générales des travailleurs.

L'organisation fédérative des caisses de résistance apparut à tous comme le moyen le plus pratique d'assurer le succès au travail dans les luttes qu'il a à soutenir contre le capital. Mais on comprit aussi que, pour ne pas tourner éternellement dans le même cercle, il était nécessaire de supprimer la cause de l'antagonisme existant... Pour faire cesser cet antagonisme, il faut que l'instrument de travail, le capital, soit mis à la disposition du travail sans que celui-ci en soit l'esclave; en d'autres termes, il faut réformer le système de propriété.

(1) Extrait de *L'Almanach du Peuple pour 1871* - Cet exposé historique étant un peu long, et n'offrant pas partout, le même intérêt, nous y avons fait quelques coupures, et resserré un peu le texte en divers endroits. (Note de l'édition de 1908).

Lorsque cette question fut abordée dans les Congrès généraux, deux systèmes se trouvèrent en présence: le mutuellisme et le collectivisme.

La théorie mutuelliste, qui se réclamait de Proudhon, voulait fonder l'organisation sociale, non pas sur la propriété, mais sur le crédit: cette organisation, due à l'initiative des producteurs, se créditant mutuellement et se garantissant l'échange de leurs produits, aboutissait à la gratuité du crédit et à l'échange à prix de revient... Quelques-uns des disciples de Proudhon tentèrent dans les Congrès de faire prévaloir le mutuellisme, mais ils restèrent en minorité.

Le système collectiviste, qui prévalut dans l'Internationale, peut se résumer comme suit: La richesse naturelle est inaliénable; une appropriation individuelle de cette richesse ne peut être légitimée par la science; seule la nécessité sociale a pu la justifier dans le passé; aujourd'hui cette nécessité a disparu... L'appropriation individuelle de la richesse industrielle ne peut pas être légitimée davantage: il est bien positivement constaté, par la science économique, que toute richesse, tout capital ne peut être que le fruit du travail collectif, combiné avec les forces naturelles... Tel est, en résumé, le point de départ du collectivisme; dans ses conséquences pratiques, il n'aboutit nullement, comme le prétendent des gens malintentionnés, au communisme absolu (2), mais sa formule est celle-ci: *Appropriation, par la collectivité sociale des fonds, de l'instrument de travail; garantie à l'individu des produits de son travail personnel.*

Les conséquences de la propriété collective ne peuvent être autres que celle-ci: suppression de toute exploitation de l'homme par l'homme, par la concession accordée, à chaque producteur, du capital nécessaire pour faire valoir son travail; et élévation de la richesse sociale au maximum, par l'organisation complète de la force collective.

Tels sont, en résumé, les principes collectivistes. En se prononçant pour eux, l'Internationale s'est mise en opposition radicale avec la société bourgeoise fondée et développée sur le principe individualiste; elle s'est faite révolutionnaire.

A quelle époque verrons-nous la réalisation pratique de ces principes? Quels moyens les classes ouvrières devront-elles employer pour cette réalisation?

Les événements décideront de l'époque des grandes luttes révolutionnaires; tâchons d'être prêts, afin que, lorsque le moment viendra, le prolétariat organisé se trouve à la hauteur de la mission historique qu'il doit accomplir.

Quant aux moyens, deux courants d'idées se manifestent dans le sein de l'Internationale. Les uns veulent s'emparer de l'État actuel et le modifier graduellement jusqu'à ce qu'il soit la fidèle expression des besoins des travailleurs. Les autres veulent supprimer, tout d'abord, l'organisation politique et juridique, de manière à enlever toute garantie publique aux privilèges économiques de la bourgeoisie et à désorganiser ainsi complètement l'ordre social actuel; puis reconstituer les communes et les fédérer internationalement, en procédant à cette organisation nouvelle par l'initiative du peuple lui-même.

Le prochain Congrès général montrera quel est celui de ces deux courants d'idées qui aura la majorité parmi les travailleurs (3).

Que la bourgeoisie ne se réjouisse pas des divergences d'opinion qui se manifestent sur ce point dans l'Internationale. Tous marchent au même but: affranchissement complet du travail, ce qui revient à dire, pour les temps actuels, suppression de toute exploitation, de toute domination bourgeoise.

Et vous, compagnons, qui êtes restés en dehors du mouvement, votre concours est précieux dans l'œuvre générale. Repoussez avec indignation ces hommes qui vous ont égarés en répandant la calomnie,

(2) Le «communisme» dont parle Schwitzguébel pour le rejeter est le communisme utopique et autoritaire de Cabet et de quelques autres. (Note de l'édition de 1908).

(3) L'Internationale avait eu, jusqu'à cette date, quatre Congrès généraux, ceux de Genève (1866), de Lausanne (1867), de Bruxelles (1868) et de Bâle (1869). Les événements politiques avaient empêché la réunion d'un Congrès en 1870; ils l'empêchèrent également en 1871. Le Congrès de la Haye, en 1872, ne fut qu'une comédie organisée par Karl Marx et les agents de sa dictature personnelle. Après la défaite de la coterie marxiste et le triomphe du principe de l'autonomie dans l'Internationale, les Congrès généraux recommencèrent à se réunir; il y en eut encore quatre: à Genève (1873), à Bruxelles (1874), à Berne (1876) et à Verviers (1877). (Note de l'édition de 1908).

et acceptez la main fraternelle des ouvriers de tous les pays. Plus le concours des opprimés deviendra général et sérieux, plus vite aussi sonnera l'heure de l'affranchissement.

Les bourgeois, nos maîtres, crièrent au moyen âge: *Commune! Commune!* Prolétaires, reprenons ce cri; mais que, sortant de nos poitrines, il signifie, non pas la *Commune des privilèges*, mais la *Commune égalitaire*, la *Commune du travail radicalement affranchi* (4).

L'Internationale peut et doit avoir des ennemis: l'égoïsme, l'ambition, la cupidité, l'imbécillité ne se sont jamais accordés avec les besoins réels de l'humanité. Marchons de l'avant, nous avons la Justice pour nous.

Adhémar SCHWITZGUÉBEL.

(4) Ceci était écrit en novembre ou décembre 1870, par conséquent trois ou quatre mois avant le mouvement communaliste du 18 mars 1871. Mais déjà à Lyon, le 28 septembre 1870, et à Paris, le 31 octobre suivant, on avait parlé de *Commune*. L'idée était dans l'air. (*Note de l'édition de 1908*).